

Des humoristes jongleurs d'identités

Robert Aird

Numéro 761, décembre 2012

Le rire : banal ou vital?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68016ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aird, R. (2012). Des humoristes jongleurs d'identités. *Relations*, (761), 22–24.

Des humoristes jongleurs d'identités

En jouant sur les représentations des identités culturelles, les humoristes issus de l'immigration participent-ils à l'intégration des nouveaux arrivants, ou confortent-ils plutôt les préjugés et les stéréotypes?

ROBERT AIRD

L'auteur est historien et professeur à l'École nationale de l'humour

Depuis quelques années, les Québécois peuvent assister à de nombreux spectacles d'humoristes d'origines ethniques diverses. En quoi ces derniers se distinguent-ils? Sur la forme, la majorité d'entre eux pratiquent le style américain du *stand-up comic*, de manière largement autobiographique, comme la plupart de leurs collègues. Mais ils proviennent d'un pays étranger ou d'une famille immigrante. Leur histoire nous paraît ainsi singulière et nous assure un dépaysement dans la bonne humeur. Ils s'inspirent de la diversité et de la richesse culturelle pour déclencher les rires en jouant sur les idiomes, les comportements, les mentalités, les mythes et les décalages. Les traits culturels et les stéréotypes de tout un chacun provoquent un grand rire rassembleur. Mais en même temps, ils déconstruisent les préjugés et les idées préconçues qui circulent au Québec concernant leur culture d'origine. Au passage, ils n'hésitent pas à rire de certains traits typiques des autres communautés peuplant le Québec, sans épargner leur propre groupe d'origine.

On peut supposer qu'ils participent ainsi à l'intégration des diverses communautés. Mais puisqu'il est connu que l'humour grossit et exagère les traits qui, autrement, ne feraient pas rire, l'humoriste ne contribue-t-il pas ainsi à perpétuer des stéréotypes et à refléter une image déformée de l'Autre? Tout comme à l'époque des Cyniques et d'Yvon Deschamps, l'emploi des préjugés et des clichés concernant certains groupes est risqué: même lorsque l'humoriste cherche à s'en moquer, voire à les dénoncer, fait-il prendre conscience au public de ses préjugés ou contribue-t-il, au contraire, à le conforter dans ceux-ci?

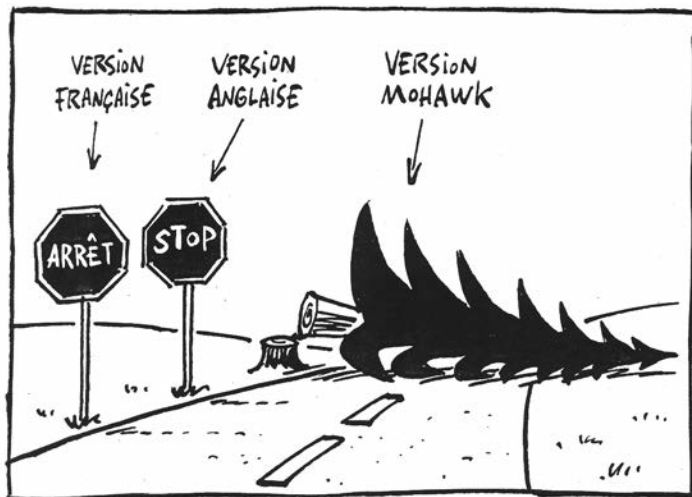
La réponse à cette question, on s'en doute, n'est pas définitive ou absolue. Chaque humoriste, chaque monologue se distingue en effet tant par le contenu, le type d'humour, l'angle choisi pour aborder un sujet. Il n'est donc pas aisé d'analyser certains propos, le rire cultivant l'ambiguïté et chaque personne ayant ses propres perceptions, parfois contradictoires. Malgré tout, on peut discerner certaines dynamiques à l'œuvre sur la scène humoristique d'ici, qui

permettent de croire que l'humour peut jouer un rôle positif dans l'intégration de la diversité ethnique au sein de la société québécoise.

ATTAQUER LES PRÉJUGÉS

Après avoir vu de nombreux numéros humoristiques, on peut en effet affirmer sans trop se tromper que l'humour favorise l'intégration et l'inclusion en attaquant les préjugés. L'humoriste et comédien Alain Nadro, par exemple, neutralise bien ceux-ci lorsqu'il arrive sur scène en disant: «Comme vous l'avez déjà remarqué, je suis... beau. Et en plus, je suis noir. On a chacun ses petits problèmes, hein? Non, mais, c'est pas facile d'être beau.» Il évoque ses débuts difficiles dans le *showbiz*: «Avec un gabarit comme le mien, je suis vite passé de *prospect* à suspect.» À peu près tous les préjugés à l'égard de la communauté noire y passent dans un grand éclat de rire.

Mehdi Bousaidan a quant à lui choisi la voie du personnage, celui d'un chef d'orchestre allemand de la génération des années 1930-1940. En se défendant du contraire, son discours ironique et contradictoire évoque les préjugés, le racisme, la misogynie et l'homophobie avec une efficacité comique redoutable. Par exemple, il rêve «d'un monde par-



fait où les Juifs, les Arabes, les Noirs, les femmes, les Grecs, les gitans et les humains pourront vivre ensemble».

L'humoriste d'origine congolaise Eddy King aborde pour sa part les préjugés et le racisme en se moquant de l'image donnée des Africains dans *Tintin au Congo*, mais il ne manque pas non plus de taquiner les Blancs, majoritaires dans la salle. Il parle notamment du festival Nuits d'Afrique comme étant l'occasion pour les Noirs de se moquer des Blancs qui dansent sans avoir le sens du rythme. Tombe-t-il dans un cliché éculé? Considérant les blagues racistes qui circulent sur les Noirs, il est difficile de lui faire le reproche

Garnotte, paru dans *Nouvelles CSN*. Encre de Chine sur bristol

de recourir à un stéréotype pour narguer la majorité dominante. Toutefois, cette blague nous amène à nous interroger sur ce qui relève du trait culturel ou du stéréotype.

DU TRAIT CULTUREL AU STÉRÉOTYPE

L'humoriste québécois d'origine irako-marocaine Adib Alkhalidey a déjà affirmé vouloir renoncer à faire des commentaires sur les communautés culturelles pour éviter, justement, les jugements stéréotypés et les commentaires bêtes témoignant de son ignorance à leur sujet. Il s'amuse simplement des clichés qui associent, par exemple, la clémentine, le haschich et le fait d'être Marocain. Dans un même ordre d'idées, il n'est pas question ici pour moi d'avoir la prétention de bien connaître toutes les communautés et d'ainsi pouvoir déterminer si tel ou tel humoriste projette un trait culturel typique, un stéréotype ou un préjugé.

Dans ce domaine, il faut peut-être faire confiance à l'intelligence du public. Lorsque Neev, humoriste québécois né de parents marocains juifs, imite un Africain, un Marocain qui cherche à parler à la québécoise pour s'intégrer à la majorité et un Québécois blanc francophone, il ne prétend pas qu'ils se comportent tous comme il les dépeint. Il évoque plutôt des traits culturels communs suffisamment courants ou un certain type de caractère familial que le spectateur sait reconnaître. Même chose lorsque Rachid Badouri imite un Italien, avec sa gestuelle et ses idiomes: il faudrait être bien ignorant pour croire qu'il représente la majorité des Italo-québécois, tant la caricature est appuyée.

Le public a-t-il perçu la caricature et la parodie ou s'est-il vu confirmé dans ses préjugés et ses visions stéréotypées? L'Autre se voit-il exclu lorsqu'on se moque de ses prétendus travers et de certains de ses traits culturels, ou le fait d'en rire contribue-t-il, au contraire, à l'intégrer à la majorité? Cela reste à confirmer plus empiriquement, mais sans doute y a-t-il du vrai dans ces deux interprétations en apparence contradictoires. En revanche, une chose est certaine: dans les cas observés ici, on ne constate aucune haine, aucune méchanceté ou mépris de l'Autre. En faisant rire de bon cœur le public, tous ces personnages sont plutôt perçus comme sympathiques et colorés. On n'exclut pas ceux qui nous font rire; on a plutôt envie de les adopter, de les intégrer à notre groupe.

LE RIRE PROVOCATEUR

Le rôle inclusif du rire est cependant plus ambigu dans certains cas. En effet, le désir de certains humoristes de percer la rectitude politique associée au discours sur les minorités et sur les femmes, qui s'est installée depuis les années 1990, s'accompagne parfois de propos pouvant verser dans une forme de conformisme de droite, ou «d'humour dominant». Si ce type d'humour teinte le discours de certains humoristes natifs du Québec, certains d'origine immigrante peuvent aussi adopter ce créneau qui contribue à alimenter les préjugés de part et d'autre.

C'est notamment le cas de Sugar Sammy, qui marque sa présence sur la scène locale en ressortant des préjugés énormes sur les Québécois. On ne distingue en effet aucune différence entre ses monologues et le *Québec bashing* du quotidien ontarien *The National Post*. Par exemple, son discours, loin de déconstruire le préjugé voulant que tous les Québécois soient racistes, renforce celui-ci en le réaffirmant et en désamorçant, sous le couvert de la blague, sa portée méprisante.

Comment expliquer que le public, composé en majorité de Québécois blancs et francophones, puisse rigoler en l'écoutant, alors qu'il s'indigne devant les propos tout aussi méprisants du commentateur sportif Don Cherry? C'est que l'humoriste est protégé par le paravent de l'humour. Il taquine son public, c'est «juste pour rire». Et celui qui s'indigne n'a pas d'humour, ne comprend pas le second niveau, même s'il n'y en a pas vraiment et que le rire se veut

Le rire des femmes

LUCIE JOUBERT

Les femmes rient. Non seulement rient-elles mais elles font rire, et pas seulement d'elles. Mais, pour en avoir la certitude, il faut accorder une oreille attentive à ce rire; il faut – c'est regrettable mais il n'y a pas d'autre moyen – «ghettoïser» le phénomène, en faire un objet d'intérêt à part, même si le rire est, paraît-il, universel. En effet, quelque chose cloche au royaume du comique: sur la scène, les femmes humoristes sont encore scandaleusement moins nombreuses que les hommes; dans les ouvrages savants ou les anthologies sur l'humour, elles brillent toujours par leur absence. On les voit exceptionnellement dans les galas, on ne les cite pas quand on analyse doctement l'humour littéraire, on ne les donne pas en exemple... Pas surprenant qu'on ait peine à croire, encore aujourd'hui, à l'existence d'un rire féminin.

Pourtant, les femmes ont – évidemment – toujours ri, souvent à leurs risques et périls. Arlette Farge montre bien l'opprobre qui guette, au siècle dit des Lumières, la rieuse dont «la béance de la bouche [...] peut vite devenir une inconvenance». Cette impudicité, évidemment, «pèse surtout sur les femmes que leurs cascades de rires, appelés péjorativement “gloussements”, tirent souvent vers une sorte d'animalité, voire une sexualité trop montrée. La bouche ouverte de la femme et son rire à pleine gorge sont reçus par les sociétés du XVIII^e siècle comme des outrances qui rendent la femme “trop femme”, trop excessive dans son désir¹». Après le sein que Tartuffe ne savait voir au XVII^e, c'est la bouche qu'il fallait maintenant cacher.

1. Arlette Farge, «Rire pour mieux savoir au XVIII^e siècle», dans Jean Birnbaum (dir.), *Pourquoi rire?*, Paris, Folio, n°555, p.106.

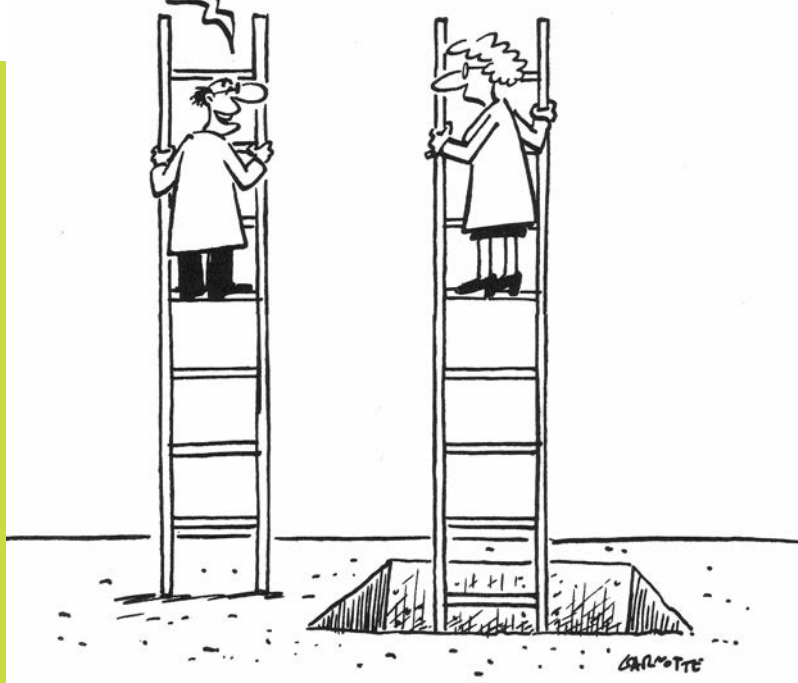
L'auteure est professeure au Département de français de la Faculté des arts de l'Université d'Ottawa

simplement provocateur, sans souci de susciter la réflexion du public. Dans cette optique, celui qui refuse de se mettre du côté des rieurs est exclu et a forcément tort.

OUVERTURE À LA DIVERSITÉ

Malgré la présence d'un « humour dominant » qui dénigre plus qu'il ne dénonce, qui raidit les barrières liées à la différence plus qu'il ne les efface, on peut supposer que la représentation des diffé-

MOI AUSSI
J'AI COMMENCÉ
AU BAS
DE L'ÉCHELLE!



rences culturelles et des décalages entre les multiples identités, toujours en construction, jamais fixées, traduit une reconnaissance et une acceptation sociale de l'Autre. Aucun groupe ne peut vraiment se trouver exclu, puisque les éclats de rire touchent tout le monde et que, règle générale, le discours des humoristes mentionnés ici demeure dépourvu de méchanceté et de mépris. De voir tous ces humoristes d'origines diverses se succéder sur scène dans un grand éclat de rire ne contribue-t-il pas à abaisser les barrières culturelles? Une chose est certaine: le visage du Québec a changé et le talent de ces humoristes issus des minorités culturelles semble nous indiquer que c'est pour le mieux. ●

droit de cité dans notre « société humoristique » (Gilles Lipovetsky): parlez-en aux scriptrices et aux humoristes féminines, obsédées par le danger de faire de « l'humour de filles » qui risquerait d'éloigner le public masculin – et une certaine partie de l'auditoire féminin qui croit aussi que les femmes sont moins drôles que les hommes. Il semble loin le temps où Clémence, la bienheureuse, n'avait pas à se poser la question et faisait crouler de rire des salles complètes de femmes avec ses chaleurs de ménopause. Car il est de bon ton maintenant de se moquer de ces « matantes »; on oublie un peu vite que ce sont encore elles, majoritairement, qui achètent les billets pour les spectacles d'humour et qu'elles pourraient avoir envie qu'on change de cibles.

Malgré tout, le rire des femmes continue de fuser: parce qu'il se situe, pour le moment encore, en dehors du rire « universel », c'est peut-être dans sa singularité qu'il peut encore le mieux s'exprimer, finalement. Qu'on pense seulement au rire salvateur qui jaillit dans cet espace bien net – et encore bien féminin – qu'est la cuisine. Ou encore au fou rire avec l'amie, la sœur, la tante, la mère, l'aïeule qui se donne le droit d'en pousser une bonne et de se moquer d'un monde inique dont les femmes font encore les frais, dans bien des coins de la planète. Le rire des femmes est un secret bien gardé; c'est pourquoi il faut saluer l'audace des filles qui, enfin, se permettent de lancer des blagues en classe au lieu de rire de celles des gars, le courage des femmes qui montent sur scène pour investir le dernier bastion masculin – la politique étant l'avant-dernier –, sachant d'avance que leurs prestations seront évaluées en fonction d'une norme masculine: « elle est vulgaire (cinglante, souple, énergique, drôle)... pour une femme ». Le rire des femmes, par la résistance même qu'on lui oppose, porte en lui l'espoir d'une véritable connivence avec le rire de l'Autre, de quelque sexe qu'il soit.

2. Les études sur le rire des femmes en situation homosexuelle restent encore à faire pour voir les changements dans la donne en matière de séduction.

Garnotte, paru dans *Interface* (ACFAS).
Encre de Chine sur bristol

Même aujourd'hui, le rire des femmes s'inscrit souvent dans le rite de la séduction, à la différence près qu'on voit maintenant les limites passives qui lui sont imparties: si les femmes s'esclaffent aux blagues des hommes², si elles gloussent encore, elles se donnent trop rarement le droit de renverser le mouvement et de faire, à leur tour, les blagues qui feront rire leurs interlocuteurs. C'est ici que le rapport de séduction prend des allures de rapport de force: tout comme les employés qui se sentent obligés de rire des farces – même les plus plates – du patron pour ne pas écoper ou se faire mal voir, la femme qui veut être aimée poussera loin la complaisance. Parfois au point de se nier elle-même d'ailleurs: quelle femme n'a jamais ri jaune devant le sexisme volontaire et calculé d'un homme qui n'attend à l'évidence qu'une moue de désapprobation pour conclure que les femmes n'ont pas d'humour et que le féminisme fait toujours des ravages?

Le rire des femmes, c'est aussi celui que l'on s'astreint à dépouiller de toute spécificité féminine pour qu'il ait